

**Comme de l'eau dans l'huile: l'éducation et le
mariage dans les récits algériens écrits
par des femmes**

Florina Matu
The University of Memphis

La littérature francophone a accordé pendant les vingt dernières années une place privilégiée aux œuvres des écrivains provenant de l'espace maghrébin. Peu à peu, cet intérêt a augmenté afin de comprendre les créations cinématographiques des metteurs en scène nord-africains dont les productions se fraient le chemin dans une industrie très dynamique. Dans le cadre de ce domaine de la littérature nord-africaine de langue française, caractérisé par sa variété, son originalité et son besoin d'évoluer, la littérature nationale algérienne a connu une évolution lente mais prometteuse. Dans les années 2000 les récits algériens de langue française ne sont plus réduits à de simples documents ethnographiques (des descriptions de la vie traditionnelle), ni à de textes mis au service de l'histoire (les récits guerriers d'après l'Indépendance). Dans *L'Anthologie de la littérature algérienne de langue française*, Christiane Achour remarque le fait qu'après les années quatre-vingts, n'étant plus le reflet de l'histoire officielle, la littérature algérienne est devenue l'expression de l'histoire telle que vécue par ses personnages, décrits dans leur vie privée (15). Les femmes ont suivi cette tendance en y ajoutant des sujets jusque-là tabous dans une société qui n'accepte pas le dévoilement de l'intimité familiale.

Quelques récits algériens de langue française se sont remarquables de plus en plus grâce aux femmes, auteures déjà consacrées, dont le succès a été pleinement reconnu par des prix et des honneurs, dans des milieux littéraires distingués. Dans les récits d'Assia Djebar, de Maïssa Bey et de Leïla Aslaoui, on aborde des thèmes et des sujets controversés, révolutionnaires ou actuels. La difficulté d'être femme, la beauté et

l'épanouissement du corps féminin, la libération du père, l'histoire algérienne réinterprétée, la guerre, l'identité, l'hybridité, la langue constituent autant de moyens de briser le silence, de parler courageusement de l'injustice et des tabous de toute une société esclave des normes religieuses. Les trois écrivaines n'hésitent ni à mettre en valeur l'écriture intime ni à dévoiler des bribes autobiographiques, souvent douloureuses, le tout mis au service de l'émancipation des femmes sans voix. Ce processus d'émancipation comporte un aspect essentiel, à savoir l'éducation, représentée par les auteures nommées ci-dessus, en étroite relation avec le statut d'épouses de leurs personnages.

Il est important d'établir, dès le début, la complexité de ce lien entre l'éducation au féminin et le rôle traditionnellement légué à la femme dans la société patriarcale algérienne. Les études sociologiques, dont celui conduit par Soumaya Naamane-Guessous, précisent clairement le fait que le rôle des femmes musulmanes se définit par rapport aux hommes, avec lesquels se développe une relation inégale: « La fillette est mise très tôt au service de l'homme, et à partir de ce moment-là s'établit une position d'infériorité dans laquelle la femme reste figée toute sa vie, et dans laquelle elle se cantonne elle-même poussée par sa propre mère » (17). Cette position d'infériorité comporte un accès limité hors de la maison où se déploie traditionnellement le monde masculin. Par conséquent la sphère du féminin, à partir de la puberté et jusqu'au mariage, s'organise plutôt autour du foyer et de la vie domestique, et rarement en dehors de la maison, dans un espace qui pourrait échapper au contrôle familial. Ces contraintes se perpétuent dans la majorité des cas après le mariage pour la réussite duquel il suffit que la femme soit obéissante et gardienne de l'honneur familial. Il serait, donc, légitime, d'avancer l'hypothèse selon laquelle dans les récits algériens l'éducation des femmes et le mariage établissent des rapports parallèles, pareils à des liens incompatibles, bref, comme de l'eau dans l'huile.

L'un des romans qui permet le mieux d'examiner les connexions entre l'éducation féminine et le mariage est *Bleu blanc vert*, par Maïssa Bey. Paru en 2006, il intègre de manière harmonieuse le côté sociologique et la richesse esthétique de la fiction. Dans un immeuble d'Alger depuis les années soixante jusqu'aux années quatre-vingt-dix, Lilas, protagoniste et narratrice, jeune femme qui a grandi sans père, ancien instituteur, obtient un diplôme universitaire en psychologie. En

plus, elle a un travail à la mesure de sa spécialité, s'habille comme une occidentale et se marie, sans être plus vierge, avec Ali, l'homme de son choix. Après le mariage, le couple déménage quelques étages plus haut, dans un petit appartement qu'ils partagent avec la mère d'Ali, Yemma (maman en arabe). Celle-ci est une femme discrète, soumise, qui cache soigneusement sa souffrance et la honte d'être abandonnée par son mari, ancien héros de l'Indépendance. L'explication de cet acte impitoyable réside dans l'ascension politique et financière du mari qui ne cadre plus avec l'insignifiance de sa femme illettrée, à laquelle il avait d'ailleurs refusé véhémentement toute forme d'instruction. À la différence de la jeune Lilas, dont l'épanouissement est vivement encouragé par son mari, par l'ouverture professionnelle et par un contexte politique assez prometteur, Yemma demeure un triste symbole de la condition précaire d'une femme soumise à son mari et au destin (le mektoub), qu'on accepte humblement et contre lequel on ne lutte pas: « Elle est toujours restée trois pas en arrière. Jamais vraiment à ses côtés. Comme l'ont toujours fait toutes les femmes de sa génération et de sa condition » (Bey 102). Elle est décrite par Bey dans sa position de victime de l'interprétation erronée du Coran, selon laquelle la religion islamique découragerait l'éducation des femmes. Il s'agit, pourtant, d'une distorsion regrettable, selon H.A. Jawad, l'auteur du livre profondément féministe *The Rights of Women in Islam: An Authentic Approach*:

The position of Islam on women's education, as on so many other issues, aims at a balance, a 'middle way'—(as Islam is so often called). That is, recognizing that women are in principle wives and mothers while not allowing this recognition to block avenues of self-development for women as individuals in their own right; and conversely, the dignity and value of being a wife and a mother should not be diminished by the concept of equality of educational opportunity. (29)

Jawad insiste sur le fait que cette position assez équilibrée s'est ébranlée, malheureusement, aussi tôt que la fin du 15^e siècle, période à partir de laquelle on a imposé une réinterprétation favorable aux hommes: « Within the context of a husband-wife relationship, authoritarianism and dictatorship have replaced the ideal and equal partnership advocated by the Quran. The husband assumes the role of

ruler, superior, controller, oppressor and master, while the wife, on the other hand, is reduced to a slave, a captive, a low, inferior and submissive creature » (31).

Ce rapport brutal et inégal se retrouve d'ailleurs dans de nombreux textes maghrébins. L'auteure algérienne Leïla Aslaoui en donne plusieurs exemples dans son recueil intitulé *Coupables*, paru en 2006. Rédigé dans le souci de l'objectivité, cet ouvrage exprime la position de l'écrivaine, ancienne magistrate, sur le sort des femmes algériennes qui demeurent, même en plein 21^e siècle, des mineures à vie, des boucs émissaires idéaux de tous les maux imaginables de leur société. Divisé en douze récits qui portent chacun le nom d'une protagoniste, *Coupables* traite d'une manière lucide des thèmes tels le tutorat, la polygamie, la difficulté d'obtenir le divorce et l'analphabétisme, que l'auteure explique de manière exhaustive par le filtre des mentalités, des tabous, des croyances, des superstitions et du pouvoir des hommes. Aslaoui n'oublie pas de mettre ces critères dans le contexte d'un système judiciaire souvent scandaleux.

L'incompatibilité entre l'éducation des femmes et leur statut d'épouse effacée est illustrée surtout par le cas de Yasmina, l'une des douze coupables du recueil d'Aslaoui. Dès les premières lignes, les lecteurs se voient plongés dans l'atmosphère sombre du tribunal dont les couloirs sinistres ne font qu'augmenter le désespoir de ceux qui s'accrochent à ce symbole de la justice: « Sombres et froids, ils ressemblent à l'indifférence de ceux qui n'ont pas le temps de retenir nos noms » (75). Tout en attendant son tour, la narratrice, une femme de quarante-quatre ans, remarque aussi la diversité du spectacle humain, surtout le groupe féminin, si hétérogène quant à l'apparence physique, tellement uni en malheur, prêt à déverser le trop plein de leurs ennuis: des femmes divorcées, que la famille rejette avec mépris, des enfants séparés brutalement de leurs mères, l'humiliation d'être un simple objet dans un mariage polygame et l'horrible répudiation après des dizaines d'années de mariage. Cependant, la narratrice choisit le rôle d'observatrice, en préférant se taire, ne sachant comment justifier sa présence, d'un côté par pudeur et timidité, d'autre côté parce que son cas à elle serait complètement incompréhensible: « Comment leur expliquer sans les choquer, que la pédiatre que je suis, chef de service dans un hôpital algérois, mère de trois enfants, a décidé de mettre fin à

sa vie conjugale? Elles vont penser que je suis folle, que cela ne se fait pas de répudier son homme » (80).

La difficulté d'expliquer les raisons de sa démarche, surtout que le mari, Omar, architecte de profession, déclare, candide, ne pas vouloir ni comprendre le divorce, est encore plus grande devant le juge qui énumère les seuls arguments valides: la violence conjugale, l'adultère, les actes criminels. Devant cette définition intransigeante de la culpabilité, le drame de la narratrice demeure inaperçu, ses paroles ignorées, la honte d'être soupçonnée d'adultère se lisant dans les yeux du juge incrédule. C'est à ce moment-là que la narratrice comprend que son cauchemar ne figure dans aucune catégorie selon le système légal algérien: « Cela fait dix-huit ans que je suis torturée moralement par cet homme. Tantôt méprisant, tantôt indifférent, il n'a cessé de me dévaloriser » (81). Omar, de son côté, calme, froid, dominant sa colère, cache derrière son apparence impeccable les traits de caractère d'un monstre: « manipulateur », « dérangé » « nuisance », d'où émane une visible « hostilité » (84). La narratrice, dont l'ascension professionnelle ne fait qu'irriter son conjoint, subissant des épithètes telles « nulle » et « incompétente », s'accroche à son désir de réussir et à l'amour de sa propre famille, qu'elle voit rarement mais dont elle garde un beau souvenir: des rires, de la complicité, de l'amour. Méchanceté et jalousie du succès de sa femme caractérisent Omar. Ce personnage semble d'ailleurs refléter l'image et le comportement du mari musulman dont parle Soumaya Naamane-Guessous: « L'épouse qui travaille est en effet soumise à des tentations que son mari ne peut plus contrôler; pour écarter toute convoitise masculine de leur femme, certains hommes les enlaidissent délibérément en leur interdisant la moindre coquetterie vestimentaire; c'est également une façon d'affirmer leur autorité au-delà du seuil de la maison » (100).

Dans le récit d'Aslaoui, Omar, une fois père, n'hésite pas d'utiliser ses propres enfants pour assujettir sa femme, en la rendant coupable de tous les maux possibles: « Le moindre bobo, une mauvaise note à l'école ou au lycée, une bêtise de gamin, lui offrait l'occasion de pointer son doigt accusateur sur moi. J'étais une mère indigne au cœur de pierre qui délaissait sa progéniture pour s'occuper de celle d'autrui » (89). Comble de culpabilité, la protagoniste obtient enfin le divorce et la garde des enfants mais au prix de l'expulsion de son appartement et du devoir de payer au mari insulté une grosse somme d'argent en guise de dédommagement. C'est ainsi que finit le quatrième récit du recueil, de

ce ton accusateur à l'égard d'une justice qui a toujours du mal à reconnaître les droits des femmes algériennes. Lettrées ou illettrées, elles se retrouvent toutes dans le même gouffre.

Pour Hanifa, la protagoniste du sixième récit du recueil d'Aslaoui, la méchanceté du père, la brutalité du mari ou la stérilité ne représentent pas de défis. La culpabilité de celle dont le prénom signifie « vérité, authenticité, sincérité » dérive de son statut de célibataire, intellectuelle, professionnelle de grand succès. Pour le personnage d'Aslaoui, le stigmate de son statut civil reste une source d'innombrables humiliations. Tout d'abord, sa famille (la mère et les deux frères) lui sollicite perpétuellement de l'aide financière. Ensuite, la société la trouve inutile pour ne pas avoir eu des enfants et l'appelle impitoyablement el-barya. Dans les notes en bas de la page, l'auteure explique le contenu humiliant de cette étiquette: « Vieille fille en arabe algérien. Ce mot est proche de l'insulte avec des connotations signifiant périmée, moisie, rance... » (121). Finalement, son succès professionnel, obtenu péniblement et rarement récompensé, suscite l'envie de ses collègues, surtout des femmes, observe amèrement la narratrice: « Mon statut de célibataire m'a appris que la perfidie de la gent féminine est souvent plus féroce que celle des hommes » (121).

Au moment où on se demande jusqu'où ira la dévotion de la protagoniste, qui ne fait qu'obéir et exécuter, en assumant son statut de coupable, Leïla Aslaoui sème la révolte dans son personnage qui rejette son ancienne attitude servile. Ainsi apprend-on du dernier paragraphe du récit que la narratrice prend la décision ferme de se transformer en « une femme qui veut vivre et non plus survivre » (124), qui embrasse son destin, qui est déterminée de se réjouir de sa nouvelle vie et de se battre pour obtenir un logement de fonction auquel elle avait droit mais qu'on lui avait tant de fois refusé.

Le destin d'Hanifa ne constitue qu'un des innombrables exemples dans la littérature maghrébine au centre de laquelle on trouve toujours la femme, le plus souvent dans sa position de victime. Il serait, par conséquent, légitime qu'on se demande, tout comme Fawzia Zouari, si cette image ne commence pas à prendre la forme d'une stéréotypie fâcheuse. L'auteure du livre *Pour en finir avec Shahrazad* lance le défi:

A-t-on le droit d'être femme arabe et heureuse à la fois? Si oui, comment expliquer cette faille dans laquelle se trouve le point de vue occidental dès qu'il désigne cette femme? Ses chroniques où elle figure éternellement au rang des martyrs. Ses photos qui jettent son image voilée et humiliée à la face du monde, et devant lesquelles, encore une fois, l'on se demande: se peut-il qu'une femme arabe goûte à la joie, qu'elle connaisse le plaisir, qu'elle se hasarde à regarder loin? (24)

Dans le roman *Nulle part dans la maison de mon père*, par Assia Djebar, l'épanouissement au féminin s'avère être bien prometteur. Au début de ce roman autofictionnel, correspondant au climat algérien depuis les années trente jusqu'aux années cinquante, la mère de la narratrice est décrite comme une mystérieuse apparition royale dans le village où elle habite avec son mari, instituteur arabe enseignant en français, et leur enfant. Accompagnée par sa fillette, « son garant » (14), pareille à « une idole mystérieuse » (15), la jeune femme traverse la ville sous les regards perçants soit admiratifs, soit méfiants ou circonspects des boutiquiers et des passants. Voilée, soumise et douce, la mère de la protagoniste n'est pas, pourtant, victime de la tyrannie de son époux qui, malgré son austerité, l'aime tendrement.

L'évocation de ce couple extraordinaire aux yeux des villageois occupe une place importante dans un autre roman par Assia Djebar, *L'amour la fantasia* paru en 1985. Dans ce ménage hors du commun, la mère de la narratrice appelle son époux par son prénom tandis que les autres femmes du village n'auraient jamais osé franchir les frontières d'une neutralité pudique:

Les autres femmes ne daignaient jamais les nommer, eux, les mâles, les maîtres qui passaient toute leur journée dehors et qui rentraient le soir, taciturnes, la tête baissée. Ces oncles, cousins, parents par alliance, se retrouvaient confondues dans l'anonymat du genre masculin, neutralité réductrice que leur réservait le parler allusif des épouses. (47)

Le comble de l'harmonie conjugale est représenté par une carte postale que le jeune homme envoie lors d'un voyage lointain et sur laquelle il ose écrire à la rubrique du destinataire le nom de sa femme bien-aimée, tout en risquant que ce geste révolutionnaire soit témoigné et jugé par

la censure de tant de regards masculins. Qu'aurait-il dit, le facteur musulman, de cette familiarité qui rappelle les mœurs occidentales, dans une société où les hommes n'évoquaient jamais le nom de l'épouse dans leur correspondance, mais se limitaient au syntagme sec, « la maison »? Dans ce sens, le commentaire d'Hafid Gafaïti à l'égard de ce geste révolutionnaire s'avère légitime par sa double interprétation. Il représente « d'un côté, une transcendance des interdits et des règles sociales et, d'un autre côté, l'avènement des individus et du couple » (220).

Dans les années cinquante, le déménagement en ville évoqué dans *Nulle part dans la maison de mon père* engendre un véritable bouleversement au sein des coutumes de la famille, autrefois ancrée dans la rigueur traditionaliste. Cette initiative, promue par le patriarcat, comporte des conséquences non seulement pour la narratrice, adolescente, mais pour la mère de la protagoniste aussi. La vie quotidienne de cette dernière est marquée par des changements si radicaux qu'ils sont comparés à « une deuxième naissance » (297). À trente-six ans, la jeune femme plie définitivement son voile de soie blanc et le ferme à toujours dans une armoire, geste symbolique qui annonce la transition vers une modernité qu'elle n'aurait jamais espéré seize ans avant, lors de son mariage. Cette mini-révolution est décrite en détail par la narratrice qui observe avec fierté l'adaptation parfaite de sa mère dans l'espace citadin où sa beauté royale n'éveille plus la curiosité des voyeurs comme jadis dans le village. L'invisibilité de ce personnage est possible grâce à la métamorphose en quelques mois « en Occidentale d'une élégance discrète, toujours soignée, bien coiffée: par secrète fierté plus que par vanité, elle conquiert son autonomie de citadine, passant inaperçue par une allure soudain européenne dans notre quartier où le petit peuple allait et venait autour d'un grand marché » (298). Son épanouissement intellectuel vient compléter la métamorphose de son apparence, tout en représentant une facette à part de la problématique de l'éducation féminine dans les sociétés musulmanes. La mère de la protagoniste pourrait donc être perçue comme un exemple de l'harmonie entre les obligations domestiques et l'ouverture vers l'éducation au féminin.

C'est grâce à ce personnage et à l'exemple de Lilas, la protagoniste du roman *Bleu blanc vert* par Maïssa Bey que l'hypothèse de départ devrait être nuancée. Que l'aspiration à l'éducation au féminin et le

statut d'épouses sont présentés souvent en désaccord, il est bien évident, même dans les récits plus récents. Que le célibat ne représente pas de solution viable à ce dilemme, on l'a aussi observé dans les récits d'Aslaoui. Et pourtant, la porte de la libération féminine s'entrouvre çà et là si l'on pense à la mère de la narratrice chez Djébar, encouragée dans sa démarche émancipatrice par son mari même. Pour Lilas, la protagoniste de *Bleu blanc vert*, au soutien d'un mari aux valeurs libérales s'ajoutent l'appartenance à la jeune génération qui se débarrasse peu à peu du poids des normes patriarcales de la société algérienne. Ces deux exemples permettent donc aux lecteurs d'avoir une vision plus hétérogène du rapport entre le mariage et l'éducation féminine. Cette vision correspond aux tendances dans lesquelles s'inscrit la littérature algérienne contemporaine, une littérature qui se penche beaucoup plus sur l'individu, sur ses besoins et ses aspirations. Les récits algériens écrits par des femmes continuent d'être un moyen efficace de donner la parole aux femmes, une parole longtemps confisquée. Le chemin à parcourir n'est pas sans sinuosités mais grâce aux auteurs dans ce projet, il est aussi imprégné d'espoir, pour que le mariage et l'éducation au féminin ne se rejettent plus comme de l'eau dans l'huile.

OUVRAGES CONSULTÉS

- Achour, Christiane. *Anthologie de la littérature algérienne de langue française. Histoire littéraire et anthologie*. Alger: Entreprise algérienne de presse, 1990. Imprimé.
- Aslaoui, Leïla. *Coupables*. Paris: Buchet-Chastel, 2006. Imprimé.
- Bey, Maïssa. *Bleu blanc vert*. La Tour d'Aigues: Aube, 2006. Imprimé.
- Djébar, Assia. *L'Amour, la fantasia*. Paris: J.-C. Lattès, 1985. Imprimé.
- . *Nulle part dans la maison de mon père*. Paris: Fayard, 2007. Imprimé.

- Gafaïti, Hafid. *Les Femmes dans le roman algérien: histoire, discours et texte*. Paris: L'Harmattan, 1996. Imprimé.
- Jawad, H. A. *The Rights of Women in Islam: An Authentic Approach*. New York: St. Martin's Press, 1998. Imprimé.
- Naamane-Guessous, Soumaya. *Au-delà de toute pudeur: La Sexualité féminine au Maroc*. Paris: Karthala, 1991. Imprimé.
- Zouari, Fawzia. *Pour en finir avec Shahrzad*. Tunis: Cérès, 1996. Imprimé.

A Reconsideration of the Domestic in GDR Literature

Christine Rinne

University of South Alabama

The boundaries between the public and the private spheres have always been fluid, permeable, and malleable, though the causes of and reasons for these shifts and adjustments have varied widely. Here I will explore the unique situation that arose in the German Democratic Republic (GDR), when the socialist state altered the definition and nature of these two realms by eliminating the element of public debate that is so central to Jürgen Habermas's concept. According to family law in the GDR, the family unit served as *die kleinste Zelle der Gesellschaft* ("the smallest cell of society") and could thrive only under socialism. The GDR sought to repurpose the family as a reflection of its larger political construction, and in the preamble to the *Familiengesetzbuch* ("family law code") claimed that more liberties and greater gender equality were available with this system than under capitalism.¹ Employing Renate Apitz's *Evastöchter* ("Eve's Daughters"), Elfriede Brüning's *Partnerinnen* ("Female Partners"), Sarah Kirsch's "Merkwürdiges Beispiel weiblicher Entschlossenheit" ("A peculiar example of feminine determination") and Dorothea Kleine's *Jahre mit Christine* ("Years with Christine"), texts from the 1970s and early 1980s, I will demonstrate that the processes of producing, dispersing, and consuming state-sanctioned knowledge and behavior inevitably permeate the porous boundaries that attempt to separate domestic life from work and politics. While the protagonists are carrying out what they see as the anticipated and satisfactory responses to situations, unpredictable consequences test the limits of personal relationships as well as the protection offered by and expected of the private sphere. Consequently, the members of the private sphere are compelled to react to the unintentional and unexpected state